ELLE MARCHAIT SUR UN FIL

PHILIPPE DELERM

ELLE MARCHAIT SUR UN FIL

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE VINGT-CINQ EXEMPLAIRES
DONT VINGT EXEMPLAIRES DE VENTE
ET CINQ HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE H.C. I À H.C. V
CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE

ISBN 978-2-02-117195-2
ISBN 978-2-02-105652-5 (éd. brochée)
ISBN 978-2-02-117153-2 (éd. de luxe)

© Éditions du Seuil, avril 2014

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Elle avait mis un disque de Georges Delerue. Musiques des films de Philippe de Broca. *Chère Louise*, *L'Africain*, *Tendre poulet*… Des films qu'elle avait vus pour la plupart. Pas tous. Elle se souvenait des *Caprices de Marie*. Elle avait aimé ce type de comédies un peu dédaignées par la critique, drôles, mélancoliques, légères. Mais peu importe qu'on ait vu le film ou pas. On ne le connaît pas assez pour associer une mélodie à une séquence. Ce qui est émouvant, c'est d'imaginer que cette musique fut écrite pour illustrer une scène précise, un moment du destin qui n'avait plus besoin de dialogues, de paroles. On comprenait ce que vivait le personnage en le voyant marcher dans une rue, regarder longuement la façade d'une villa, ou bien s'en éloigner. Et maintenant, en écoutant

l'album, on ne savait plus de quelle scène il s'agissait, et c'était encore beaucoup plus fort ainsi. Il lui semblait que ce mouvement était dédié à l'énergie même de la vie, au risque pur de s'élancer vers un amour, un chagrin, un début d'apprentissage, une fin. Cela donnait l'idée rassurante que chaque vie mérite sa musique.

Simplement, quand il s'agit de soi, il faut la faire sourdre du silence ou de la confusion de la rue, de l'ineptie des tâches administratives, de la sonnerie du téléphone portable qu'on n'a pas oublié de fermer par hasard. On n'est jamais tout à sa joie, à sa tristesse. La musique de Delerue alternait des séquences de nostalgie et d'allégresse. C'était du cinéma, bien sûr, mais on prononçait toujours cette phrase avec un ton péjoratif, comme si le cinéma était l'opposé de la vie. En retrouvant le thème des *Caprices de Marie*, elle pensait que c'était le contraire. La musique sur des pare-brise embués, des affiches décollées, la musique qui vient ton sur ton s'accorder à la pensée, irriguer le décor, c'était cela la vraie vie.

Elle adressa un sourire amusé à sa solitude nouvelle, tout en haut de la vieille maison, face à la mer. Après tout, son cas relevait bien d'une musique de film. La femme mûre quittée par l'homme de sa vie,

et qui revient dans une maison où ils ont été heureux ensemble. Pas trop de violons, pitié. Elle arrêta le disque. C'était la pièce à musique, à lecture. Les deux baffles hauts et minces faisaient très design 1970. Sous le plafond mansardé, la fenêtre s'allongeait en arrondi, presque au niveau du plancher. On avait arraché la moquette, mais gardé les larges blocs de mousse recouverts de tissus bariolés, témoins d'un art de vivre à ras de terre lui-même assez daté. Allongé là, on pouvait voir la courbe de la baie jusqu'au cap, la succession des plages et les moutonnements de lande, en contrebas le port du Fahouët.

Des piles de bouquins partout, les rayonnages blancs soumis aux proportions réduites de l'espace s'étant vite révélés insuffisants. Curieusement, les souris ne s'attaquaient pas aux livres, focalisant leur appétit sur un type unique de textile : les sangles des stores. Certaines avaient été complètement rongées durant l'hiver, notamment celles du salon, au rez-de-chaussée : un éventail lamentable balafrait le bow-window donnant sur la baie.

La chasse aux souris. Voilà le genre de tâches romantiques auxquelles elle avait dû se livrer dès le premier jour de son retour ici. Lancer la chaudière à gaz n'avait pas été une petite affaire. Les nuits

d'avril restaient encore très froides et la veilleuse était bouchée. Il y avait comme un défi à affronter, seule et tutélaire, les mille et une rébellions de la maison abandonnée depuis l'été. Avant, ils faisaient toujours un saut au début de l'automne pour les grandes marées. Ou bien un week-end imprévu en plein hiver – allez, on y va ! Là, s'il n'y avait eu le coup de fil de sa petite-fille Léa…

– Oh ! oui, Marie, toutes les deux, la deuxième semaine de mes vacances de Pâques !

Elle aimait bien que Léa l'appelle Marie. Plus encore depuis le départ de Pierre. N'importe quel nom à consonance officielle rappelant son statut de grand-mère eût souligné la fêlure nouvelle. Mais en disant « Marie », Léa ne nommait pas le quart de ses grands-parents. Et puis cela lui semblait plus conforme à ce rapport entre elles. Elles avaient toujours été complices, mais Marie était aussi accompagnatrice, emmenant Léa au cheval, au théâtre, au Club Mickey sur la plage. Léa avait neuf ans maintenant. Depuis deux ans, Marie avait beaucoup moins le sentiment de *l'emmener*. Les activités devenaient peu à peu prétexte à de longues conversations sérieuses, avec de grands rires, mais surtout un ton étonnamment juste et facile pour parler ensemble, presque jamais

de soi. Le désir de Léa était venu juste à point, comme par hasard, pour justifier un retour dans la maison du Fahouët.

Elle sortit, poussa le petit portail de bois peint en blanc. Oui, il y avait déjà de la roquette sur la plate-bande rase. Elle en suça une feuille, retrouvant l'amertume revigorante qui attendait quelques secondes pour s'éveiller dans la bouche. Elle se recula un peu, mains aux hanches. Étrange maison double, si haute, parfaitement symétrique, dont la moitié droite seule leur appartenait. Sur la partie gauche, le panneau « à vendre » était insoutenable. Ainsi leur vieux voisin André avait-il mis en application ce programme qui semblait venir à ses lèvres l'été précédent comme une coquetterie faite pour susciter des réactions offusquées :

– Mais si. Un moment arrive où tout devient trop difficile. Il y a une excellente maison de retraite à Rennes. Je n'embêterai plus personne…

Ça s'était fait très vite. Tant de choses s'étaient faites très vite cette année. Alors, finis ces petits apéros alternatifs devant la mer avec le rite d'échange de disques de musiques du monde :

– Bévinda, vous verrez, Marie, c'est autre chose

que Cristina Branco. Un fado solaire, libre dans la forme, j'aime beaucoup.

C'est au mois d'août que Marie avait pu faire partager à André son enthousiasme pour Richard Bona.

– C'est merveilleux, Marie, cette voix qui semble venir à la fois du chant grégorien et des profondeurs de la jungle.

Bien sûr, elle irait à *La Petite Madeleine*. Ils avaient bien ri ensemble de ce nom, emblématique des euphémismes enrobant l'extrême vieillesse. Elle apporterait à André le dernier Richard Bona. Mais elle savait que ce serait lugubre, que les couloirs sentiraient le désinfectant, qu'André jouerait son rôle – Regardez comme je suis bien installé – avec une tristesse au coin de l'œil. C'était comme pour sa mère. Jusqu'au dernier moment, on se flatte de l'idée que l'on pourra finir ses jours chez soi, dans une gravité cotonneuse, un ensommeillement des gestes, lové dans ses bouquins. Et puis *cela n'est plus possible* : il y a ce soubresaut clinique, cette alliance de chambre désertique et de promiscuité fétide, ce faux entrain bien trop brutal et familier des infirmières. André. Plus rien de lui que sur sa table de chevet le volume souple de *La Recherche*, et sur une petite étagère une quinzaine de

CD – une ouverture lumineuse sur le monde au fond du grand trou blanc. Elle savait trop. Mais elle irait.

L'apéro traînait. On proposait à André de rester pour le dîner sur la terrasse, les bougies allumées, avec les provisions du bord – du pain, j'en ai, et même un camembert, je vais le chercher. Il revenait avec en sus une bouteille de rosé. Quand la nuit commençait vraiment, que des lumières lointaines dessinaient la baie de Saint-Brieuc, André et Marie avaient si souvent parlé de Proust, un pull sur les épaules. Pierre jouait les béotiens – jamais rien compris à ça, trop intello pour moi – et partait fumer son cigare sur le sentier des douaniers. Un jour, Marie avait offert à André le livre d'Alain de Botton *Comment Proust peut changer votre vie*. Deux jours après, il l'avait fini :

– Ah ! oui, Marie, comme Proust peut changer la vie ! Et comme c'est rafraîchissant de voir un esprit jeune vous confirmer que *La Recherche* est pour toujours moderne, inépuisable ! C'est comme d'en parler avec vous. Je ne suis plus un vieux bonhomme en fin de vie, mais un passager de Proust. Moi qui ne crois plus aux romans ! Mais *La Recherche* n'est pas un roman.

Ils avaient vraiment cette idée en commun. Marie se rappelait ces fastidieux cours universitaires où

La Recherche était présentée dans son aspect balzacien, la conquête du faubourg Saint-Germain, la cathédrale parfaitement structurée. Ce qu'elle aimait échanger avec André, c'était tout le contraire, ces pépites étonnantes qui éclairaient différemment le monde, donnaient un autre regard sur ce qu'on avait le droit de penser des choses. L'odeur « poisseuse et fruitée » du couvre-lit à fleurs de tante Léonie, la « sonorité mordorée du nom de Brabant », qui annonçait au narrateur que le château et la lande où évoluait Geneviève sur les plaques de la lanterne magique étaient jaunes. Mille fulgurances paradoxales qu'ils avaient l'un et l'autre entassées au fond de leur poche comme de minuscules pierres philosophales pour changer le chemin.

Elle avait bien fait rire André en lui racontant son expérience, quand elle s'était inscrite aux « Amis de Marcel Proust ». C'était juste un an auparavant. Le déplacement en car à Illiers-Combray, la lecture sous la pluie du passage sur les aubépines *in situ*, devant le groupe rassemblé comme pour une commémoration funèbre, la réticence des membres du club à faire courir uniquement la conversation sur leur idole. Du coup, la convivialité obligatoire prenait un petit air suranné – comparaison du menu du restaurant

avec celui de l'année précédente, pessimisme climatique, haltes prostatiques durant le trajet. Le côté déplacement troisième âge avait complètement pris l'ascendant sur l'atmosphère proustienne, et Marie, le rosé aidant, avait déployé une vraie virtuosité pour évoquer son odyssée. Un des derniers bons moments avec André. Et puis voilà. Un panneau à vendre et un autre comique proustien qui la faisait moins rire. *La Petite Madeleine*.

En trois jours, elle avait bien avancé ses préparatifs pour la venue de Léa. Elle s'autorisa une grande balade à pied. Le sentier des douaniers dévalait jusqu'au port du Fahouët. Quelques chalutiers, mais peu de bateaux de plaisance encore. Elle contourna le port, reprit de l'autre côté le chemin qui grimpait la colline et, tout en haut, découvrait la plage immense de Ploërquy. Elle descendit sur la digue, étonnamment déserte. Elle aimait bien cette mélancolie des stations balnéaires qui ne vivent que l'été. Aucun roller, aucune bicyclette, aucun joggeur sur la large promenade surplombant la mer. À sa droite, les grandes maisons familiales étaient presque toutes fermées, volets blancs tirés. Elles appartenaient pour la plupart à des Parisiens ou des Rennais, dynasties d'une bourgeoisie cossue, souvent catholique pratiquante. L'été, les enfants

descendaient seuls sur la plage dès neuf heures, parfois avec une jeune fille au pair. Un grand-père en pantalon de marin coq de roche et pull bleu Saint James les surveillait vaguement depuis la terrasse, assis sur un transat. Mais il n'y avait pas de danger. Plus tard les parents apparaissaient, et tout le monde s'élançait pour un premier bain tonique. Il y avait toujours des hésitants du dernier moment, les orteils rétractés à la frange de l'écume, et les audacieux leur lançaient le sempiternel encouragement à connotation moralisante : « Quand on est dedans, elle est bonne ! » Concerts de jazz dans le parc du château tous les mardis soir, tournoi de tennis, foulées pédestres du Quatorze Juillet, la station avait ses rites, ses références confortables. Des enfants bien élevés faisaient des châteaux de sable, échangeant des phrases d'un registre très soutenu. Beaucoup d'Arthur, de Louise, de Pierre-Henri. Aucun Kevin, aucune Vanessa. Seul le tournoi de volley de la fin juillet bousculait un peu tout cela, envahissant la plage avec une faune sportive mais aussi libérée, sono trop forte. On sentait alors par contraste combien l'essence de la station devait au silence et à la discrétion sexuelle.

Devait aussi au prestige du casino qui dominait la digue, en retrait de la rotonde, au plein milieu de la

plage. Là, pas de morte saison. Toutes les boutiques alentour avaient beau baisser pavillon, les machines à sous continuaient d'aimanter les rêves ou les désœuvrements des retraités, des endettés de toute la région. Est-ce parce qu'une petite pluie s'était levée avec la marée descendante ? Marie poussa la porte-tambour de ce paradis moquetté. À l'intérieur, une bouffée de chaleur et de lumière l'accueillit avec tous les bling-bling des enfilades de bandits manchots. Marie jouait rarement, avec des amis, en plaisantant – j'ai gagné assez pour vous payer une glace, j'arrête ! Il y avait plus d'une place libre, mais cela ne la tenta pas. Elle avança doucement dans les allées, s'arrêtant çà et là pour regarder un joueur – certains, sentant une présence, lui jetaient vite un regard excédé par-dessus l'épaule, comme si son attention risquait de leur porter la guigne, ou de percer un secret.

Un joueur. Une joueuse. Les femmes dominaient. Les plus jeunes avaient son âge, et ça pouvait aller jusqu'à plus de quatre-vingts ans. Des femmes qui conduisaient encore leur voiture. Des femmes seules, beaucoup de veuves, sûrement. Permanentées, avec du bleu. Le regard dur, le geste machinal. Aucune aménité possible, aucune distraction. Elles jouaient à vingt centimes ou à cinquante. Longtemps. Les

clignotements américano-kitsch des machines semblaient déphasés avec leurs imperméables austères, leurs petits sacs à main. Mais peu importait le décor. Elles jouaient vite. Pas la moindre lueur au fond de l'œil, le moindre geste de satisfaction quand elles gagnaient. Une impavidité morbide.

Marie se sentit frissonner. Ce n'était pas la mouillure de l'averse sur son pull. Les joueuses du casino devaient avoir des emplois du temps similaires. Le matin les courses, une fois par semaine le coiffeur. *Les Feux de l'amour* à la télé, peut-être, et puis le casino, le vrai moment de la journée. Certaines avaient été heureuses, utiles, et d'autres pas. Certaines avaient eu de la chance, et d'autres moins. Elles ne manquaient pas de grand-chose et elles manquaient de tout. Un désir mécanique et froid, sans contours, sans partage. Elles jouaient. Combien de temps encore avant *La Petite Madeleine* ?

Elle aimait cette crique minuscule, en contrebas du sentier des douaniers, côté sauvage, en allant vers Tirou. La marée haute la recouvrait presque entièrement. À marée basse, très peu de sable. Derrière quelques rochers hauts, un amoncellement de pierres de toutes tailles, polies par le flot, et des éclats de bois flottés, des bouts de filets de pêche, des os de seiche. Parfois, la place était prise. La crique était trop petite pour qu'on puisse l'investir à plusieurs. C'était un code tacite. Les gens qui venaient jusque-là voulaient une vraie solitude. Assise aux côtés d'Agnès, elle pouvait se taire, les genoux contre les épaules, dans une position qui la rajeunissait presque malgré elle – à cause du jean et des baskets aussi. Un chalutier s'éloignait

lentement. On entendait son put put put s'affaiblir dans l'ourlet du ressac.

– C'est drôle. On est tellement venus ici avec Pierre, fit Marie doucement.

Un long moment. Agnès ne disait rien. Pas tout de suite. Elles avaient babillé ensemble, à la galerie, avec presque trop d'enjouement. Et maintenant, il fallait que les phrases de Marie viennent vague à vague, en regardant au large. Lentement.

– Je croyais qu'on était ensemble, quand on venait s'asseoir ici, comme toi et moi aujourd'hui. On l'était peut-être. Ou déjà moins.

Elle remonta les manches de son sweat-shirt au-dessus des coudes.

– C'est ça qui est le plus dur, je crois. Ne pas savoir quand il a commencé à ne plus être avec moi. En ce moment, j'essaie de vivre dans l'instant, de m'étourdir un peu. Mais après, il faudra regarder en arrière, sans jamais bien savoir où situer la ligne de démarcation. Enfin, je te dis ça. Tu connais mieux que moi…

Difficile d'aller plus loin. Oui, la séparation, Agnès avait connu. Pendant plus d'un an elle était restée prostrée, retrouvant parfois un peu d'énergie pour sa fille Julie. Et puis elle avait ouvert cette galerie de peinture salon de thé sur le port. Un ancien hangar à

bateaux. En quelques mois, Agnès avait instillé dans ce lieu toute la chaleur de vie qu'elle n'avait plus. Des coins et des recoins partout, avec des livres disséminés comme au hasard, sous les beaux volumes des murs peints à la chaux. Des lampes basses, des tableaux, bien sûr, de vieux jouets mécaniques, un orgue de Barbarie, un piano droit. Très vite, le bouche-à-oreille avait couru. Étourdie par ce succès, Agnès avait commencé à proposer des petits plats à midi. Elle courait sans cesse pour que les autres arrêtent le temps.

Il y eut les je t'embête avec tout ça, les tu sais bien que tu ne m'ennuies pas. Elles n'avaient pas envie de se lancer dans les tréfonds de la psychologie confidente. Leur amitié était plus elliptique. Agnès avait toujours préservé une étonnante discrétion pour évoquer sa solitude, et cela lui donnait un charme supplémentaire, un secret. Marie s'en voulut d'avoir commencé à s'épancher.

– Tu me disais que finalement Léa ne viendrait pas ?

Non, Léa ne viendrait pas au Fahouët. Une chute en roller, double entorse, quinze jours de plâtre. Plus question de balades sur le sentier des douaniers.

– Je vais rentrer à Paris.

Elles restaient là, parlant à petits coups, avec de grands silences. Agnès se leva un instant, tenta

quelques ricochets. Certains galets étaient parfaits, mais la marée montait. Deux femmes seules. Le milieu de la cinquantaine. Agnès était encore belle, Marie encore jolie. Elles le savaient, comme elles savaient la mélancolie de cet encore. Des hommes leur feraient la cour. Elles ne seraient pas flattées mais reconnaissantes, et plus jamais agacées. Elles les dissuaderaient tout en douceur, garderaient parfois pour eux de l'amitié, ou peut-être un peu plus, sans jamais leur donner d'emprise sur leur vie. Tout ce non-dit les rapprochait. L'eau venait presque jusqu'à leurs pieds maintenant. Un pâle soleil d'avril s'exaspérait derrière la brume, mais on ne voyait rien des contours de la baie. On aurait pu se croire ailleurs, dans une Écosse, une Irlande. Au nord de soi.

– Tu viendras cet été ?

– Oui. Le plus longtemps possible… Il faut que j'en parle avec Pierre. Ah ! oui, maintenant, on va répartir, partager…

Elle sourit tristement.

– Non. En fait, je crois qu'il est prêt à tout abandonner. Il a déjà tellement mauvaise conscience. Mais pour cela au moins, je sens qu'il veut la jouer grand seigneur. Et puis il préfère tout effacer.

– Tu sais, Marie, tu disais l'autre jour que tu en